

Y a-t-il une vision chrétienne de l'écologie ?

Rennes, abbatale Notre-Dame en Saint-Melaine
Journée mondiale de prière pour la sauvegarde de la création
1^{er} septembre 2020



- [Présentation sur le site du diocèse de Rennes](#)
- [Vidéo Youtube](#)

Dialogue et controverse entre :

- **Gilbert Landais**, animateur à Rennes de Chrétiens unis pour la Terre (CUT).
- **Véronique Chable**, ingénieur de recherche à l'Inra à Rennes.
- **Stanislas de Larminat**, agronome, auteur de *L'Écologie chrétienne n'est pas ce que vous croyez* (Salvator)

[Introduction](#)

[Présentation des intervenants](#)

[Mode de débat](#)

[Questions à Stanislas de Larminat](#)

[Rendre le débat scientifique à César](#)

[Mille pollutions locales ne font pas une catastrophe planétaire](#)

[Travailler les sujets scientifiques](#)

[Le consensus n'est pas une preuve scientifique](#)

[L'écologie n'est pas un signe des temps](#)

[Ne pas collaborer avec la peur](#)

[La joie chrétienne, antidote à la peur](#)

[Réaction de Gilbert Landais et Véronique Chable](#)

[Pas de raison de remettre en doute le consensus](#)

[Collaborer plutôt que lutter avec le vivant](#)

[La joie d'une jeunesse en chemin](#)

[Questions à Gilbert Landais et Véronique Chable](#)

[Simplicité et humilité : un appel conjoint de l'Évangile et de l'écologie](#)

[Conversion écologique et spirituelle](#)

[L'espérance face aux structures de péché](#)

[En chemin vers un monde plus juste](#)

[Laudato Si' dans la continuité de la doctrine sociale](#)

[Inventer un monde moins impactant et sans domination](#)

[Réaction de Stanislas de Larminat](#)

[Les ressources sont infinies](#)

[Les péchés sont d'abord personnels](#)

[« Écologie intégrale »](#)

[Échanges avec l'assemblée](#)

[Jour du dépassement](#)

[Pollution locale, désordre global ?](#)

[Des ressources vraiment infinies ?](#)

[Émotions](#)

[Décroissance ?](#)

[L'influence du malin ?](#)

[Le chrétien et l'athée](#)

[Humilité et biomimétisme](#)

[Migrations climatiques ?](#)

[Conclusion : pas de pensée unique en écologie](#)

Débat animé par Sarah Perrin, journaliste indépendante.

Introduction

Sarah Perrin — Nous sommes réunis ce soir pour travailler sur une vision chrétienne de l'écologie. Y en a-t-il une ou plusieurs ? Peut-on être chrétien sans être écolo ? Faudra-t-il définir le mot « écologie » pour aborder toutes ces questions ?

Présentation des intervenants

Gilbert Landais est animateur à Rennes de [Chrétiens unis pour la Terre](#) et fait partie du bureau national de l'association. Ce mouvement œcuménique propose des temps de prière, de partage, de travail et d'action autour des questions écologiques.



Il est par ailleurs ingénieur-chercheur chez Orange à Rennes, et père de quatre enfants.

Véronique Chable est scientifique, avec une formation en génétique et en agronomie. Elle est chercheur à l'Inra (Institut national de recherche agronomique). Elle travaille sur l'agriculture biologique, en particulier les semences. Aujourd'hui, elle s'occupe essentiellement de l'animation de programmes européens de recherche.



Elle est mère de quatre enfants.

Gilbert Landais et Véronique Chable ont tous les deux été invités par M^{re} d'Ornellas à l'accompagner à Lourdes en novembre 2019 pour l'assemblée générale de la Conférence des évêques de France. Pour la première fois, les évêques étaient invités à proposer à deux personnes de leur diocèse de les accompagner, pour travailler ensemble sur les questions d'écologie.

Stanislas de Larminat est agronome. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment [*L'écologie chrétienne n'est pas ce que vous croyez*](#), aux éditions Salvator.



Il est en ce moment un pèlerin, essentiellement dans une démarche spirituelle. Il profite de cette occasion pour rendre visite, comme ici, aux paroisses, abbayes, diocèses qui l'accueillent. Il est reçu par des pères abbés, religieux, prêtres, évêques, pour échanger sur les questions écologiques.

Ce grand pèlerinage de quatre mille kilomètres a commencé en mars dernier, a été interrompu par le confinement, et a repris dès que possible au mois de juin. Stanislas de Larminat fait escale à Rennes et par ensuite pour continuer sa route.

Il a été invité par l'Académie pontificale des sciences à participer à un colloque sur les questions écologiques en 2016. Il a aussi été appelé auprès de [la Conférence des évêques européens](#) par [M^{re} Crepaldi](#), qui avait piloté les travaux d'écriture du [Compendium de la doctrine sociale de l'Église](#).

Il est également père de quatre enfants, avec beaucoup de petits enfants.

Mode de débat

Vous aviez préparé trois questions à vous poser les uns aux autres. Vous allez ce soir rendre votre copie. Chacun posera ses trois questions à l'autre. Vous allez répondre et il y aura évidemment une réaction face à cette réponse.

Une fois ces échanges terminés, nous ferons circuler un micro pour que l'assemblée puisse poser ses questions.

Questions à Stanislas de Larminat

Gilbert Landais et Véronique Chable ont trois questions à poser à Stanislas de Larminat.

Gilbert Landais — Nous posons les trois questions en bloc. Vous pourrez répondre à votre guise, dans l'ordre que vous voudrez.

1. Quel est votre regard sur les enjeux écologiques et sur les racines humaines de la situation que nous connaissons ? Quel est votre point de vue sur les constats scientifiques ?
2. Considérez-vous que, comme chrétiens, nous devons avoir une compréhension et entendre une interpellation particulière dans la situation que nous connaissons ? Il s'agit du rapport entre la foi et l'écologie.
3. À propos de cette situation, que devons-nous faire ? Quelles actions éventuelles devons-nous engager ? Quels engagements devons-nous prendre ?

Rendre le débat scientifique à César

Stanislas de Larminat — J'ai été assez surpris de cette première question scientifique. Nous sommes dans une paroisse. Ce n'est pas un lieu neutre. Je me réfère à l'Évangile où Jésus dit aux pharisiens : « Ce qui est à César, rendez-le à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mc 12, 17). Toute la question est de savoir si les questions scientifiques sont de l'ordre de César ou de l'ordre de Dieu. Vous devinez qu'en disant cela j'ai une petite idée sur la réponse. Pour répondre à une question aussi difficile, parce que la science n'est pas simple, il faudrait un débat vraiment contradictoire entre personnes compétentes.

Dans *Laudato Si'*, le pape François reconnaît que « l'Église n'a pas la prétention de juger des questions scientifiques » (§ 188). L'encyclique appelle même à « un débat honnête et transparent » (§ 188). Ce débat, pour être honnête, ne peut être que contradictoire, et pour être transparent, doit être public.

Je tiens donc à remercier mes deux collègues d'accepter ce débat honnête et transparent qui est réclamé par l'encyclique. C'est d'autant plus important que dans le concile, qui est notre loi à tous, il est écrit ceci : « Les laïcs n'ont pas à attendre que leurs pasteurs aient une réponse à toutes les questions, même graves... » Je reconnais que les questions écologiques sont perçues comme graves. Le concile ajoute : « ... ni même que ce soit de leur compétence ni même de leur mission » ([*Gaudium et spes*](#), § 43.2).

Je pense que les pasteurs, et les conseillers et qui conseillent les pasteurs — parce que c'est la même prise de parole qui est déléguée — ne devraient pas répondre à des questions qui ne sont pas de l'ordre de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Ça ne veut pas dire que l'Église n'a pas mission, par exemple, d'organiser des débats comme celui d'aujourd'hui. Mais il n'est pas de sa mission de prendre position.

Mille pollutions locales ne font pas une catastrophe planétaire

Vous me posez, malgré tout, des questions scientifiques. Je vais planter le décor, mais je ne souhaite pas que nous nous y enfermions, parce que ce n'est pas vraiment le sujet de nos échanges.

Mon regard sur les questions scientifiques consiste d'abord à distinguer l'écologie « locale » de l'écologie « globale ».

Concernant l'écologie locale, je ne suis pas dupe. Il y a des milliers de pollutions. L'homme a bien évidemment un impact sur son environnement. Mais des milliers d'erreurs locales ne vont pas nécessairement entraîner la destruction de la planète. En biologie, les choses sont plus compliquées.

Je ne crois pas d'ailleurs que du point de vue théologique, on puisse dire que l'homme puisse être à l'initiative de l'apocalypse. Jusqu'à preuve du contraire, mon *credo* est que c'est le Christ qui décidera de l'heure et du moment.

Sur ces questions d'écologie locale, nous devons bien entendu agir, à cause des dégâts humains : Tchernobyl, les inondations dans le Languedoc, etc., causent des dégâts humains. Agir est notre devoir.

Au niveau scientifique, il faut mener des analyses précises. J'évoquais tout à l'heure des inondations. Si on affirme que la pluie est causée par « le dérèglement climatique », on a tout faux dans l'analyse. A-t-on nettoyé les berges ? A-t-on préparé des réserves d'eau en amont ? A-t-on curé les embouchures ?

Concernant l'agriculture, on peut se demander si certaines pratiques sont dangereuses. Il faut alors se référer à des études épidémiologiques. Ces études permettent d'analyser les problématiques dans leur dimension multifactorielles. Si on ne fait pas d'études épidémiologiques, en général, on est dans l'émotion.

Travailler les sujets scientifiques

Quant aux sujets planétaires, l'ONU évoque « [les neuf limites planétaires](#) » : le climat, la sixième extinction des espèces, l'acidité des océans, le trou d'ozone, etc.

Il faut travailler les questions. Personnellement, je les ai travaillées. Par ailleurs, comme vous l'avez gentiment signalé, je suis allé à l'Académie pontificale des sciences. [Le président](#), qui est un Prix Nobel, m'a quand même dit : « Jusqu'à présent, je n'avais connaissance que des travaux du Groupe international d'experts sur le changement climatique (GIEC) des Nations unies ». Le GIEC est l'agence de l'ONU qui organise les COP 21 et les COP 22, 23, 24. Il y en a tous les ans. Ils n'ont jamais entendu parler d'autre chose que du GIEC. J'étais venu avec un expert. Le président de l'Académie m'a dit : « L'Académie pontificale des sciences devrait informer le Vatican, y compris le Saint-Père, sur le degré élevé de complexité pour identifier les facteurs spécifiques ayant un fort impact sur notre climat ». Je ne sais pas ce qu'il en a été fait.

Je vous donne quelques pistes concernant les analyses à mener.

Par exemple, sur le climat, il s'agit de quantifier l'impact humain sur le climat. Le GIEC reconnaît lui-même qu'il n'a pas fait de probabilités calculées, qu'il n'a recours qu'à fait qu'à « des probabilités subjectives ». Concernant la période sur laquelle le GIEC étudie le

réchauffement, il s'agit des cent cinquante dernières années. Mais on observe un réchauffement à peu près analogue au Moyen Âge, si bien que le Groenland s'appelait d'ailleurs « la terre verte ». Qu'est-ce qui peut expliquer la « terre verte » ?

Les experts auxquels j'ai recours affirment clairement que les cycles solaires expliquent le réchauffement.

Le consensus n'est pas une preuve scientifique

Puisque vous me posez la question, je plante le décor. Mais puisque nous sommes avec une équipe pastorale, je répète que ces sujets ne sont pas de l'ordre de la pastorale. Il est bon que des responsables de pastorale organisent des débats. Mais dans de tels cas, on doit faire un choix. Soit je suis compétent et je parle *ex cathedra*, du haut de ma compétence. Il y a un ingénieur agronome, très bien. Mais on doit alors poser la casquette de conseiller de l'évêque. Soit je ne suis pas compétent et alors il faut s'interdire de prendre parti dans le débat.

Se référer à un consensus n'est qu'un argument d'autorité. Le fait que des milliers de personnes pensent la même chose n'apporte aucune autorité aux arguments. D'ailleurs, j'espère que vous ne réagirez pas à mon propos en affirmant que « tout le monde dit ça ». Le pauvre Galilée doit se retourner dans sa tombe. Ne parlons pas d'Einstein — ou de Wegener, qui s'est battu pendant trente ans contre tous les géographes sur la question de la dérive des continents.

Puisque le consensus ne démontre rien, je ne vois pas pourquoi la pastorale s'engagerait, par exemple, avec vers [le label Église verte](#). Il y a environ quatre-vingts critères pour obtenir ce label, dont plus de la moitié ont trait au climat. Ce n'est pas la vocation de l'Église.

L'écologie : un signe des temps?

Vous me demandez ensuite en quoi la situation actuelle m'interpelle en tant que chrétien. C'est la question du signe des temps.

Le concile nous enseigne que « l'Église a mission de décerner les signes des temps... » ([Gaudium et spes](#), § 4.1). L'écologie est un signe des temps. Mais on oublie souvent la suite de la phrase : « ... pour y apporter des réponses éternelles. » Je ne suis pas sûr que le GIEC soit mandaté pour apporter une réponse éternelle.

Y a-t-il un signe des temps dans ce qui se passe en écologie en ce moment ? Dans l'Évangile selon saint Luc, le Christ répond : « Cette génération est une génération mauvaise : elle cherche un signe, mais en fait de signe il ne lui sera donné que le signe de Jonas » (Lc 11, 29).

Jonas prêchait à Ninive et Ninive s'est convertie. Un beau jour, il est parti. Il a passé trois jours dans le ventre d'une baleine. Le Christ nous dit ici clairement : le signe, c'est moi. Pendant trois jours, je serai mort, et je ressusciterai.

J'interprète les événements, mais je ne dirais pas que l'écologie est un « signe » envoyé par Dieu.

Ne pas collaborer avec la peur

Vous m'interrogez enfin sur les actions éventuelles à engager.

Je commence par un engagement que je vous propose. Je m'appuie sur les micro-trottoirs que je fais auprès des jeunes. J'ai dix-neuf petits-enfants, dont certains ont vingt-deux ans. Je leur dis : « De quoi n'avez-vous pas peur ? Vous avez peur des OGM, du réchauffement climatique, de la disparition de l'ozone, du glyphosate, d'une pénurie d'eau, des virus coronariens, des pesticides, de la sixième extinction des espèces, de la disparition des abeilles, de la surpopulation, de la raréfaction des ressources, du jour du dépassement planétaire. »

On ne peut pas continuer ainsi. Quand j'évoque mes recherches avec ma petite-fille, elle me dit que mes propos ne sont pas audibles. C'est vrai, mais je les tiens quand même. « Vous ne vous rendez pas compte dans quel état de panique avancée sont mes amis. » Le résultat de cette peur est que la jeunesse suit les mouvements que les Américains appellent [*No Kids*](#). Le premier « éco-geste » est de ne pas avoir d'enfant. Le deuxième, dans le meilleur des cas, c'est « suivez-vous », [*kill yourself*](#). Le troisième, qui est en train d'arriver par le Japon, est [*le Hikikomori*](#). C'est un mot japonais qui veut dire : « Enfermez-vous ». Il y a plus d'un million de personnes au Japon qui s'enferment parce qu'elles ont peur.

La joie chrétienne, antidote à la peur

Dans toute réunion pastorale, nous devrions nous interdire de collaborer, de près ou de loin, avec la peur. Et le meilleur antidote de la peur, c'est la joie :

- Joie des Béatitudes.
- Joie du *penser local* et de l'*agir local*.
- Joie du débat contradictoire — je suis souvent accablé par les consensus pessimistes et les consensus de malheur.
- Joie, grâce à un débat contradictoire, de me faire ma propre opinion
- Joie dans le travail.
- Joie d'habiter en ville. Il n'y a pas que la campagne. Soixante-dix pour cent des peuples du monde habitent en ville. C'est la joie. Le pape en parle beaucoup. Il dit que la ville est le lieu de la fraternité et de la solidarité (cf. *Laudato Si'*, § 147-155). Même si on a beaucoup de mal à le pratiquer, c'est le symbole de la Jérusalem céleste.
- Joie de participer à la joie du pauvre.
- Joie de se savoir appelé à la fin des temps, c'est à dire d'être divinisé. Je me plais à parler d'écologie divine, au sens où saint Irénée dit : « Le Christ s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. » Nous sommes appelés à être divinisés, quelle joie ! Il faut le dire et le redire. Tout le reste sera vain si on ne parle pas au nom de la joie.

Réaction de Gilbert Landais et Véronique Chable

Sarah Perrin — Merci Stanislas de Larminat. Écoutons la réaction de Gilbert Landais et Véronique Chable.

Pas de raison de remettre en doute le consensus

Gilbert Landais — Nous sommes d'accord sur le fait qu'en tant que chrétien, nous n'avons pas à prendre de position sur les constats scientifiques. En revanche, nous devons être à l'écoute de ces constats. Comme chrétien, ils peuvent nous interpeller.

Je voudrais rappeler ce qu'est le GIEC. C'est un groupe de l'ONU, créé en 1988. C'est un groupe d'experts dont l'objectif est de détailler l'état des connaissances sur le domaine du climat. Ces experts ne sont pas les laboratoires eux-mêmes. Ce sont des personnes qui épluchent les publications qui paraissent dans les revues scientifiques, et qui écrivent une synthèse de ce qu'on trouve dans ces publications.

Le dernier rapport (AR5) est paru en 2014. Il a épluché vingt mille publications, d'un millier de chercheurs. Il a fait une synthèse de tous les travaux. Il a conclu d'abord que le réchauffement climatique est non équivoque. Quasiment tous les scientifiques sont d'accord pour affirmer qu'il y a un réchauffement climatique.

Par ailleurs, ce rapport affirme que l'origine humaine — le « forçage anthropique » — est extrêmement probable. Il avance le chiffre de 95 %. Ce sont effectivement des pourcentages, parce qu'on comptabilise parmi les publications celles qui concluent dans un sens ou dans l'autre. C'est une sorte de sondage, qui calcule le nombre de documents qui concluent à l'origine humaine. Depuis, [un laboratoire australien a fait son étude](#) et a trouvé 97 % de revues qui concluent dans ce sens.

Nous n'avons certes pas à prendre position sur ces résultats. Mais ils nous interpellent. Nous n'avons pas de raison *a priori* de les mettre en doute. Il est bien normal d'en tenir compte dans nos vies. Comme chrétiens, nous voyons une responsabilité.

Ces chiffres sont sans doute des approximations. Mais avec seulement 20 % ou 50 %, ne serait-ce déjà pas suffisant pour en tenir compte ? Sommes-nous prêts à tirer à pile ou face l'avenir de nos enfants sur la planète ? C'est en cela que comme chrétiens, nous sommes interpellés.

Collaborer plutôt que lutter avec le vivant

Véronique Chable — Ce que je retiens, c'est le mot *joie*. C'est le mot le plus important que nous devons crier aujourd'hui en tant que chrétiens : la joie, l'espérance. Je suis scientifique, et en même temps je suis chrétienne. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je suis chrétienne en étant scientifique. Nous pourrions dire beaucoup sur le mot « scientifique ». Aujourd'hui, c'est comme une religion d'État.

Nous faisons face à une réduction de notre façon de regarder le monde, à travers cette science dominante : le réductionnisme matérialiste. Elle a oublié l'essentiel : tout ce qui nous est donné, c'est la création. La création nous permet d'exercer notre parcours terrestre et de comprendre qui est le créateur derrière.

En tant que biologiste, je rencontre dans mon travail des personnes joyeuses, pleines d'espérance. Quand on commence à regarder comment le vivant fonctionne, on voit qu'il est fait à la mesure de la miséricorde divine. La création est imprégnée du créateur — c'est un pléonasma. Elle est imprégnée de sa miséricorde. Certains scientifiques emploient le mot de *résilience* pour exprimer l'idée qu'on peut abîmer, mais qu'il reste une possibilité de réparation.

Quand on travaille avec le vivant, je ne pense pas qu'il y ait de situations dans lesquelles, avec de la bonne volonté, on n'arrive pas à réparer. Le climat est perturbé. Le vivant, l'écosystème, sont perturbés, à un point même plus grave que les médias puissent en témoigner. Tout est désordonné. Mais il y a intrinsèquement, dans cette création, tous les moyens pour réparer. Ce n'est pas facile à entendre, mais on l'observe à petite échelle.

Comme biologistes, nous regardons le vivant. Nous regardons comment les êtres vivants interagissent. Un petit virus aujourd'hui perturbe tout le monde. Notre président de la République a dit : « Nous sommes en guerre. » Or, c'est un coronavirus. Quand on fait un peu de génétique et qu'on comprend comment notre ADN est fait, on s'aperçoit qu'on est fait de quarante pour cent de virus dans notre ADN. Les virus ont surtout un rôle de régulation, d'adaptation. Ils nous aident à nous adapter. Il s'agit de les regarder différemment, de les regarder comme des collaborateurs pour comprendre comment avancer.

On n'entend pas beaucoup de discours qui cherchent à aider les organismes à s'adapter, à travailler avec tous ces micro-organismes qui sont avec nous. Ils nous font vivre. On ne vivrait pas sans micro-organismes. Ce sont eux qui nous font digérer. À la base de toute vie, il y a un micro-organisme. Vos pains, vos vins, tout ça ce sont des micro-organismes. Tout notre alimentation dépend des micro-organismes.

Comment revenir à une vie de collaboration avec le vivant ? Là est l'enjeu. Au lieu de parler de lutte, nous devrions parler de collaboration.

Justement, mon métier est de travailler avec l'agriculture biologique, de faire en sorte que tous ceux qui travaillent avec le vivant réapprennent à collaborer avec le vivant plutôt que de lutter.

Notre agriculture chimique est bâtie sur le concept de lutte. Si on a des maladies, on répond avec des pesticides. Quand on regarde le vivant différemment, en collaboration, s'il y a un micro-organisme, la plupart du temps on en ajoute d'autres pour remettre de l'équilibre.

C'est une question de regard. Donc je ne suis pas tout à fait d'accord sur le fait que la foi chrétienne n'aurait pas son mot à dire sur la science. Elle éclaire les hypothèses qui pilotent cette science.

Dire que tout est lutte : non. Quand on a un regard spirituel, tout n'est pas en lutte. On doit apprendre à collaborer. Tout est à la mesure de notre créateur. Il s'agit de re-comprendre ce monde vivant à travers les messages de l'Évangile. C'est ce que j'apprends dans mon métier, avec les gens avec qui je travaille aujourd'hui.

La joie d'une jeunesse en chemin

Gilbert Landais — Un mot encore sur la joie. Nos jeunes ont peur, c'est vrai. Toutes sortes de peurs se propagent. On comprend qu'il y ait des peurs. Il faut être à l'écoute de ces peurs de ces jeunes. Il ne faut pas les nier. Il faut essayer de les prendre en compte.

Ce que je remarque surtout, c'est que je côtoie des jeunes qui se mettent en route, qui font des choses extraordinaires, qui inventent une façon de vivre différente. Cela leur donne une joie formidable. Certains se lancent par exemple dans le « zéro déchet ». D'autres choisissent un métier où ils gagnent moins d'argent mais où ils ont une vie plus en harmonie avec l'environnement qui les entoure. Ils vivent de façon authentique ce qu'ils croient avec leurs enfants. Cela les rend vraiment joyeux.

Sarah Perrin — J'entends un point d'accord sur la joie, cette joie qui se diffuse, par rapport à la création qui nous est confiée tout particulièrement.

J'entends aussi des désaccords qui se dégagent, notamment sur les questions de consensus. Est-ce que ce qui fait consensus est forcément vrai ? Faut-il se fier au consensus ? À quel

point peut-on considérer que parce qu'il y a des problèmes locaux, il y a des problèmes planétaires ?

Questions à Gilbert Landais et Véronique Chable

Nous allons passer à la partie suivante. C'est Stanislas de Larminat qui a préparé trois questions pour Gilbert Landais et Véronique Chable.

Stanislas de Larminat — Monsieur Landais a évoqué les jeunes qui se mettent en route, avec de nouveaux modes de vie. Pour vous, l'appel à la vie simple est-il une exigence spirituelle ou écologique ?

La deuxième question est plus compliquée mais je sais que certains milieux chrétiens en parlent beaucoup. Comment interpréter le concept de structure de péché en écologie ?

Enfin, quelle place *Laudato Si'* a-t-elle dans la doctrine sociale de l'Église ?

Simplicité et humilité : un appel conjoint de l'Évangile et de l'écologie

Gilbert Landais — L'exigence de simplicité est d'abord spirituelle. Elle est très présente dans l'Évangile. On parle de la simplicité évangélique. C'est l'esprit des Béatitudes : « Heureux les pauvres de cœur » (Mt 5, 1). L'Évangile nous appelle à cette pauvreté en esprit. Ce n'est pas la misère à laquelle elle nous appelle, mais un état du cœur, une sobriété qui nous libère et qui nous rend disponibles pour l'essentiel.

Par ailleurs, Jésus, à de nombreuses reprises dans l'Évangile, s'oppose vigoureusement à la cupidité, à la richesse matérielle :

- Il chasse les marchands du Temple (cf. Mc 11, 15-19).
- Il nous donne la parabole du riche insensé qui amasse la richesse dans ses greniers et qui meurt le lendemain (cf. Lc 12, 13-21).
- Il nous dit très explicitement qu'on ne peut pas aimer Dieu et l'argent (cf. Mt 6, 24).
- Il nous dit aussi : il ne faut pas vous soucier de ce que vous mangerez, de ce dont vous vêtirez (cf. Mt 6, 25-34).

L'Évangile enseigne aussi la notion d'humilité, qui est très proche : ne pas se prendre pour Dieu, ne pas vouloir tout dominer, tout contrôler.

Ces deux exigences que sont la simplicité et l'humilité, l'écologie nous y appelle aussi de façon évidente.

Il y a quelques jours, le 22 août, nous avons dépassé pour 2020 la bio-capacité de la terre : c'est le jour du dépassement. On a calculé une empreinte écologique, c'est-à-dire tout ce que la Terre doit nous fournir pour pouvoir vivre : ce qu'elle peut renouveler en une année, ce qu'elle peut digérer comme déchets en une année. On sait qu'au niveau mondial, c'est « 1,7 planètes » dont nous aurions besoin pour maintenir notre train de vie. Si tout le monde vivait comme un Français, il faudrait trois planètes ; comme un américain, cinq ; comme un Qatari, neuf ; etc.

Il faut absolument aller vers un mode plus sobre, vis-à-vis des ressources naturelles et des pollutions qu'on occasionne. C'est un message extrêmement clair. Cette notion d'empreinte écologique, de jour du dépassement, en rend assez bien compte.

Je vois cependant une bonne nouvelle. On nous l'a dit : nous avons gagné trois semaines par rapport à l'année dernière. « Grâce » au Covid, nous avons consommé moins de ressources. Notre empreinte écologique a été moins importante. Malgré tout, nous restons au-delà du seuil. Ce que nous avons vécu pendant le temps de confinement n'est absolument pas souhaitable. Au niveau des relations sociales, c'est abominable. On a parlé de « distanciation sociale ».

Mais il y a tout de même une leçon. Pendant ce temps de confinement, nous avons eu l'empreinte écologique cible, c'est-à-dire qu'il faudrait vivre toute l'année en consommant exactement comme nous avons consommé pendant ces deux mois. Pas de la même façon, parce que cette façon était détestable au niveau social. Mais dans nos émissions de CO₂, dans la façon dont nous prenons possession des espaces, dans la façon dont nous polluons les villes, etc. C'est vers cela qu'il faut tendre. C'est une bonne nouvelle, parce que c'est un objectif atteignable. Il faudrait que nous tirions les leçons de ce que nous avons vécu, pour essayer de progresser. Malheureusement, ce que nous avons gagné, nous l'avons gagné contraints et forcés. Il faudrait en arriver là de plein gré, en être pleinement heureux et joyeux.

Cette idée d'empreinte écologique nous donne les objectifs : arrêter de courir d'activité en activité, de sillonner la planète en tous sens, d'accumuler les biens de consommation ; revenir au local, aux circuits courts ; plus réparer ; utiliser les transports en commun ; jardiner ; etc.

Nous avons eu la chance de pouvoir jardiner. Nous avons vu que les petits oiseaux pouvaient revenir, que les villes étaient moins polluées. Ce sont de beaux signes, de beaux enseignements qu'il faut essayer de suivre.

Cet appel à la simplicité de l'écologie rejoint très précisément l'exigence spirituelle, comme un rappel de ce que l'Évangile enseigne. Pour moi, c'est un signe pour notre temps. Nous ne serons pas d'accord sur ce point. Mais c'est ce que nous enseigne l'écologie.

Le pape dit de belles choses dans l'encyclique *Laudato Si'*. Il explique notamment que cette simplicité nous apporte une libération, de même que l'humilité : avoir une plus grande gratitude envers le Dieu créateur, ne pas se prendre pour Dieu, ne pas chercher à dominer, à être, comme disait Descartes, « [maîtres et possesseurs de la nature](#) ». Au contraire, il faut être dans l'accueil, dans la reconnaissance du don que nous fait le créateur — et en même temps, dans la responsabilité qu'il nous donne pour être les gardiens de la création.

Cette simplicité est une source de paix, de joie. Comme « écolos », on nous reproche souvent de prêcher un monde triste : il faudrait se résigner, se serrer la ceinture, se priver de tout. Mais c'est tout le contraire.

Pour terminer, je vais simplement citer des passages de l'encyclique :

« La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu. C'est un retour à la simplicité qui nous permet de nous arrêter pour apprécier ce qui est petit, pour remercier des possibilités que la vie offre, sans nous attacher à ce que nous avons ni nous attrister de ce que nous ne possédons pas. » (§ 222)

« La sobriété, qui est vécue avec liberté et de manière consciente, est libératrice. Ce n'est pas moins de vie, ce n'est pas une basse intensité de vie mais tout le contraire ;

car, en réalité ceux qui jouissent plus et vivent mieux chaque moment, sont ceux qui cessent de picorer ici et là en cherchant toujours ce qu'ils n'ont pas. » (§ 223)

Conversion écologique et spirituelle

Véronique Chable — Dans mon vécu quotidien, j'observe que beaucoup de jeunes, beaucoup d'agriculteurs, se posent la question écologique. La conversion à l'agriculture biologique, la conversion écologique, suit de très près une certaine conversion spirituelle. C'est intéressant de voir ce cheminement. Plus près du vivant, on arrive à être aussi plus près de celui qui l'a créé.

Cette conversion, cette vie simple, cette vie détachée des biens matériels, posent la question de ce qui remplit cette vie. C'est le lien, c'est ce qu'on fait ensemble, c'est de créer ensemble. Dans cette joie de créer ensemble, quelque chose émerge. Ma grande frustration aujourd'hui, avec tous ces gens que je côtoie tous les jours, est qu'ils ne connaissent pas Jésus, Marie. Ils ne connaissent notre créateur. Ma frustration est de voir ré-émerger toutes sortes de spiritualités et de ne pas vivre ensemble la joie du Christ et de la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

Mais cette démarche est un chemin, et il faut le vivre ensemble avec patience.

L'espérance face aux structures de péché

Sarah Perrin — Nous passons à la deuxième question : comment interpréter le concept de structures de péché dans le domaine écologique ?

Gilbert Landais — Cette notion a été introduite par Jean-Paul II en 1987, pour désigner le fait que les péchés personnels se retrouvent au niveau collectif dans les systèmes, dans les structures, et même dans les lois qui nous gouvernent. Ils emmènent tout le monde dans ce péché, et tout le monde ensuite retombe dans ces conduites malgré soi.

Par exemple, quand on achète un appareil photo, on cherche le meilleur appareil, qui donne le plus beau résultat. Mais comment a été fabriqué cet appareil photo ? Qui l'a fait ? Sans doute des petites mains en Asie, qui ont été exploitées pour produire. Il en est de même chose pour les smartphones ou d'autres outils. C'est cela aussi, le concept de structure de péché.

Notre cupidité personnelle, notre égoïsme, notre prétention à la toute-puissance, vont se retraduire dans l'injustice sociale, dans l'explosion des inégalités. Par exemple, si je veux épargner un peu d'argent, je vais trouver les produits financiers que m'indique mon banquier pour le faire fructifier au mieux. Mais il ne va pas me dire si mon épargne est par exemple investie dans les énergies fossiles. Je suis entraîné. Cette structure de péché est un phénomène d'amplification, un effet de levier, qui tient au fait que le péché se retrouve dans les structures, incorporé à nos lois. Nos systèmes économiques sont des machines dont on perd le contrôle.

On observe aussi la dépersonnalisation du péché. « Ce n'est pas moi, c'est le système. Ce n'est pas moi, c'est la loi. Ce n'est pas moi, ce sont les politiques, les dirigeants d'entreprise, etc. »

Il faut avoir conscience de ces deux effets, et il faut avoir une certaine force, une certaine lucidité, pour aller à l'encontre. Cette situation nous appelle à une certaine conversion, à éviter la démesure, à éviter l'*hybris*, la vanité. Elle nous invite à rechercher plus de simplicité, d'attention aux autres.

Face à ces structures de péché, là encore, des graines d'espérance existent. Il faut en prendre soin. Il faut les arroser. Elles sont dans toutes les initiatives dont on entend parler, et dans lesquelles les jeunes sont bien présents.

En chemin vers un monde plus juste

Véronique Chable — Je prendrai les choses dans l'autre sens. Plutôt que de réfléchir au péché, comment se met-on en chemin pour être « plus écologiste » ? Le Christ me dit : tu seras jugé à l'amour (Saint Jean de la Croix, *Dichos* 64 ; cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1022). Le plus important est de commencer. Par exemple, en matière d'alimentation, de ne pas aller chercher les plats préparés de l'industrie agroalimentaire, qui polluent et qui exploitent beaucoup de gens. Et là, pendant le confinement, nous avons retrouvé les joies de la cuisine, les joies des produits simples. Cette simplicité, c'est de commencer à s'alimenter de façon très simple, avec les produits des personnes qu'on connaît. On y ajoute la joie de connaître celui qui a préparé la nourriture.

Peut-être nous apercevrons-nous un jour que nous n'avons pas besoin d'appareil photo, que nous n'avons plus besoin de téléphone.

Il faut commencer, et commencer peut-être par l'alimentation, par ce qui fait notre environnement. Petit à petit, on va se mettre en chemin vers un monde plus juste par rapport à ce qui nous entoure.

Laudato Si' dans la continuité de la doctrine sociale

Sarah Perrin — Nous allons passer à la troisième question : quelle est la place de l'encyclique *Laudato Si'* dans la doctrine sociale de l'Église ?

Gilbert Landais — C'est une continuité. La doctrine sociale de l'église, depuis les débuts, a été tournée vers l'attention aux plus pauvres, vers la dimension sociale, vers les personnes les plus vulnérables. À la fin du XIX^e siècle, c'était l'encyclique *Rerum Novarum*. Jusqu'à *Laudato Si'*, c'est la même démarche. À la fin du XIX^e siècle, on passait d'une société agricole à une société industrielle. Des choses nouvelles se sont présentées — c'est le nom de l'encyclique. Des questions nouvelles se sont posées : les conditions de vie des ouvriers, les rapports entre les ouvriers et les patrons, les salaires, etc. Les encycliques ont posé les questions de ce temps, comme l'attention aux plus pauvres. Elles ont développé les notions de bien commun, de destination universelle des biens, etc.

L'encyclique *Populorum Progressio*, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, ciblait les rapports Nord-Sud. Elle abordait les questions du développement, de la défense des hommes et des femmes du tiers monde et de la paix, toujours avec cette attention aux plus pauvres.

Avec *Laudato Si'*, on continue. C'est le rapport à l'environnement qui est abordé. L'environnement est envisagé comme maison commune, c'est-à-dire la maison de tous les humains, pour que les humains puissent continuer à vivre dans de bonnes conditions.

Là encore, c'est la question sociale qui est traitée. Le pape a expliqué que l'encyclique *Laudato Si'* n'est pas une encyclique verte. [C'est une encyclique sociale](#). Cela dit, c'est tout de même une encyclique environnementale, parce que c'est le sujet qui est abordé. Cette notion de « social » est étendue aux générations futures. On voit tout de même une évolution.

Cette préoccupation pour l'environnement n'est pas née dans l'Église avec l'encyclique *Laudato Si'*. Elle est apparue dès les années 1970, de façon parfois très forte. Paul VI a eu des paroles fortes. Il se félicitait des progrès techniques qui permettent une vie améliorée. « Mais la mise en œuvre de ces possibilités techniques à un rythme accéléré ne va pas sans retentir dangereusement sur l'équilibre de notre milieu naturel, et la détérioration progressive de ce qu'il est convenu d'appeler l'environnement risque, sous l'effet des retombées de la civilisation industrielle, de conduire à une véritable catastrophe écologique » ([Discours du pape Paul VI à l'occasion du 25e anniversaire de la FAO](#), 16 novembre 1970).

En 1979, Jean-Paul II a nommé saint François d'Assise « [patron de ceux qui se préoccupent d'écologie](#) ».

Le pape Benoît XVI aussi a eu une préoccupation importante sur l'avenir de la planète, avec le souci pour les générations futures.

Concernant le pape François, c'est évident. D'abord, par le nom qu'il a choisi. À propos de ce nom, il a rappelé que François est l'homme de la pauvreté, mais qu'il est aussi l'homme qui se préoccupe de la nature (cf. [audience du 16 mars 2013](#)). Dans l'encyclique, il a pleinement développé ce deuxième aspect.

Inventer un monde moins impactant et sans domination

Véronique Chable — Ce que je retiens de *Laudato Si'*, c'est que tout est lié. Notre regard au vivant et notre regard à l'autre sont liés. Le plus petit être vivant est notre frère. C'est le même regard et la même force qui les déterminent.

Les choses ont commencé il y a bien plus longtemps qu'un siècle. Je me réfère aux travaux des anthropologues et des archéologues. Il y a dix mille ans, avec la naissance de l'agriculture et la naissance des villes, nous avons commencé à abîmer notre environnement. Depuis, les civilisations s'effondrent les unes après les autres. En même temps, en créant ce monde de l'agriculture et des villes, on a créé les mondes de domination, on a créé l'État. C'était une histoire ancienne.

Le défi d'aujourd'hui est énorme : inventer un monde où il y a moins de dominés et de dominants, où en même temps on est moins impactant sur notre environnement. Il reste les peuples des chasseurs cueilleurs, qui étaient avant l'agriculture.

Cette liaison du rapport au vivant et du rapport à la société est une question vieille comme le monde.

Réaction de Stanislas de Larminat

Sarah Perrin — Nous avons entendu de nombreuses bonnes initiatives : jardiner, prendre les transports en commun, etc. Cela vaut-il la peine, si les problèmes sont catastrophiques ? Vous n'aurez peut-être pas les mêmes les mêmes points de vue sur le sujet.

Concernant le jour du dépassement, sommes-nous sujets à une peur exagérée ou devons-nous rester humbles par rapport à notre planète ?

Enfin, l'encyclique *Laudato Si'* prend de l'ampleur, dans l'Église et même au-delà. Gilbert Landais a mentionné *Rerum Novarum* et d'autres encycliques qui ont fait date. C'est peut-être

quelques dizaines d'années après qu'on se rend compte à quel point une encyclique a pu être fondatrice.

Stanislas de Larminat, nous allons vous entendre réagir sur tous ces sujets.

Les ressources sont infinies

Stanislas de Larminat — Je remercie monsieur Landais de son discours sur l'appel à la vie simple et à la frugalité, qui est d'abord d'ordre spirituel. C'est tout à fait ce que je ressens. Il l'exprime avec des mots plus profonds que ceux que j'aurais dit.

J'ai l'habitude de dire que la frugalité, la vie simple, est une vertu. En ce sens, je suis d'accord — même si cette exigence est difficile à vivre : ne croyez que je sois un frugal par nature.

En revanche, j'apprécie beaucoup moins la suite de votre discours. J'ai parlé un jour à un évêque de « frugalité par précaution ». On finit par tout mélanger. On dira : « Je ne vous ai pas dit qu'il fallait jeûner le vendredi saint pour maigrir. » Il n'empêche que c'est dit. Cet après-midi, [sur RCF Alpha](#), on m'a dit : « Votre pèlerinage va vous permettre de garder la forme. » Ce n'est pas le but. Si j'ai besoin de gymnastique, je fais de la gymnastique. Si j'ai besoin de frugalité, je pratique la frugalité. Ce n'est pas la même chose.

Cela me gêne parce qu'on finit par dérapier sur un concept comme celui du jour du dépassement. Parmi cette assemblée, et même parmi les journalistes qui en parlent, combien sont allés chercher qui a inventé ce concept de jour du dépassement ? Qui est allé regarder le calcul ?

Pour calculer la bio-capacité de la Terre, j'additionne des hectares de continents, sur lesquels je fais pousser mon blé, et des hectares d'océan dans lequel je me nourris de quelques poissons. J'aimerais savoir s'il y a des agronomes qui sont capables de mettre des coefficients d'équivalence pour additionner des hectares de continents et des hectares d'océans. On additionne des choux et des carottes pour faire des « chou-crottes ». Ce n'est pas sérieux.

C'est encore moins sérieux quand on affirme qu'il faudrait une deuxième planète. On va additionner, en plus des choux et des carottes, des surfaces virtuelles. Elles permettront d'écouler les déchets que l'homme produit. Ces déchets, c'est toujours le gaz carbonique. Il faudra donc une deuxième planète pour planter les forêts et écouler le gaz carbonique que nous émettons. C'est une caricature.

Bien sûr, je suis moi aussi sensible à des jeunes qui se mettent en route et qui, au nom de la vie simple, se lancent dans des démarches. Mais quand on mélange les genres, le réveil est douloureux. Cette attitude est contre-productive. Arrêtons de collaborer avec la peur. Il y a quelque temps que nous « mangeons » la deuxième planète. Il faut arrêter d'avoir peur de cette histoire. J'appelle à avoir des messages clairs.

Ce que je suis en train de dire n'est pas un plaidoyer pour la consommation. J'ai eu la chance de faire un troisième cycle de bioéthique où j'ai eu Fabrice Hadjadj comme professeur, avec un cours sur la culture de mort. Il avait cette définition de la culture de mort : « tout ce qui me fait oublier que la mort est une fin de vie (une issue fatale), et tout ce qui me fait oublier la fin de la vie (la finalité de la vie, qui est le bonheur) ». La surconsommation est une culture de mort, au sens où elle me fait oublier que je suis mortel. Je ne fais pas un plaidoyer de la consommation à outrance. Elle est mauvaise pour moi. Mais elle n'est pas mauvaise pour la planète.

Il y a abondance de biens. Je vais vous choquer. La planète n'a pas de limite dans ses ressources naturelles. Vous me direz que c'est impossible. Le pétrole, par exemple, est limité. Mais [un chercheur américain propose une comparaison éclairante](#). Le piano a quatre-vingt-huit cordes. Le nombre de cordes est limité. Mais il y a une infinité de manières de jouer de ce nombre limité de cordes. De même, les ressources naturelles sont limitées. Mais il y a une infinité de manière de jouer de ces ressources naturelles.

Il faut les utiliser pour le bien de l'homme, pour le bien de tout l'homme et de tous les hommes. Bien entendu, tout cela est exigeant. Mais il faut arrêter de faire peur avec cette histoire de jour de dépassement.

Les péchés sont d'abord personnels

Concernant le concept de structures de péché, j'adhère à tout ce que vous avez dit. J'aborde souvent ce thème parce que certains milieux chrétiens catholiques affirment que le libéralisme est une structure de péché incompatible avec l'écologie. Je ne suis pas d'accord. Les structures de péché, vous l'avez très bien dit, ne sont que des accumulations de péchés individuels. C'est trop facile d'accuser la structure.

J'entends des discours dénonçant le commerce mondial. C'est vrai qu'on observe des désordres. Mais une structure, c'est-à-dire une organisation, est neutre. Elle n'est que ce que l'on en fait individuellement. C'est vrai que certaines accumulations peuvent devenir des structures de péché. Mais il s'agit d'abord de péchés individuels.

« Écologie intégrale »

Enfin, j'adhère à tout ce que vous avez dit concernant *Laudato Si'*. Vous n'avez pas prononcé l'expression d'« écologie intégrale », qui est pourtant rabâchée dans beaucoup d'instances chrétiennes.

Beaucoup en parlent sans savoir de quoi il s'agit. L'écologie intégrale est pour moi le plus grand apport de *Laudato Si'*. Je la compare à un tétraèdre, avec quatre sommets (Dieu, moi, les autres hommes, les créatures non humaines) et un tissu de relations. S'il vient à disparaître une des relations, l'écologie intégrale s'effondre.

L'écologie humaine ne consiste pas seulement à mettre l'homme au sommet des créatures. Il faut aussi ajouter la dimension verticale, qui est Dieu, et bien entendu l'homme avec lui-même et l'homme avec les plus pauvres.

Échanges avec l'assemblée

Jour du dépassement

— *J'ai cru comprendre que le jour de dépassement est un sujet clivant. J'ai été interpellé par le fait que nous aurions retrouvé durant le confinement une consommation qui serait en accord avec le fait de gagner des jours de dépassement. Le jour du dépassement est-il calculé au niveau mondial ? Est-ce la consommation mondiale ou française qui est revenue à un niveau soutenable ?*

Gilbert Landais — Le jour du dépassement est calculé au niveau mondial. On additionne un peu des choux et des carottes, comme vous le disiez. En réalité, on utilise une équivalence et on calcule une empreinte écologique en « hectares globaux ». De même qu'on a un équivalent CO₂ pour les gaz à effet de serre, on a un équivalent hectares de notre empreinte écologique.

C'est [le laboratoire Global Footprint](#) aux États-Unis qui fait ce calcul, avec WWF, etc. Ce calcul est une indication. Cette année, c'est le 22 août. Mais n'est-ce pas plutôt le 30 juin ou le 15 novembre ? Cet indicateur est approximatif, mais il nous donne une idée.

Une déclinaison par pays est proposée et permet de savoir que dans tel pays, on a une empreinte un peu plus importante, ou beaucoup plus importante, que dans d'autres pays. Cette déclinaison a ses limites, parce qu'on ne comptabilise pas forcément les produits qui entrent. Tout ce que nous consommons en France crée une pollution, une empreinte, dans d'autres pays. Il n'est pas certain qu'on comptabilise ces transferts correctement.

Stanislas de Larminat — Je ne peux que redire que ce concept n'est pas seulement approximatif. Il ne fait aucun sens. Quand mes petits-enfants auront eux-mêmes des petits-enfants, nous serons en 2100. Nous ne serons pas dix milliards d'habitants. *Ils* seront vingt milliards d'habitants. Faudra-t-il alors quatre planètes ? Ce raisonnement ne tient pas debout. Il faut arrêter d'avoir peur de cette histoire.

Pollution locale, désordre global ?

— *J'estime que l'homme est bien responsable de la création que Dieu nous a donnée. Dans la Genèse, il est écrit : « Soumettez la terre » (Gn 1, 28). Nous sommes bien responsables de ce qui nous arrive sur terre. Il me semble notamment que le local joue bien sur le global et inversement : pollution plastique et micro-plastique, acidification des océans, etc.*

Sarah Perrin — On connaît le slogan : « Il n'y a pas de petits gestes quand on est 60 millions à les faire. » Est-il correct ? Peut-on le décliner à l'échelle de sept milliards d'habitants ?

Stanislas de Larminat — Une accumulation de désordres locaux devient-elle un désordre global ? Il faudrait une fois de plus entrer dans le détail des sujets. Je vous propose un exemple.

Parmi les neuf limites planétaires dont j'ai parlé, je n'ai pas cité les particules fines. À Pékin aujourd'hui, et à Londres il y a cinquante ans, les émissions d'industrie sont très polluantes. Il y avait des milliers de morts de la pollution à Londres. Aujourd'hui, la population à Pékin ne supporte plus la pollution. Il faut fermer toutes les écoles de New Delhi quand il y a des pics de pollution. Les particules fines existent. Mais ce n'est un problème planétaire.

Les centaines de milliers de tonnes de vents de sable qui partent du Sahara et qui arrivent en Amazonie constituent une masse considérable. C'est d'ailleurs la plus grande source de phosphore en Amazonie. Les poussières fines émises par les volcans représentent une quantité considérable. J'ai calculé les chiffres, ils sont sur mon site Internet ([« Avis de vent \(frais\) sableux sur la France ! »](#), *Les2ailes.com*, 2 février 2020). Les plus fins pollens entraînés par les tourbillons à des milliers de mètres d'altitude, et qui traversent tous les continents, représentent des tonnages considérables.

On pourrait rétorquer qu'il en existe différents types : particules fines, nanoparticules, etc. Certaines sont très dangereuses.

Une fois de plus, il faut regarder les problématiques localement et les analyser. Bien entendu, on doit lutter contre les pollutions locales. Mais je ne crois pas qu'on puisse parler de désordre planétaire, comme le fait le catastrophisme. Tout à l'heure, nous évoquions le fait qu'il faut bien que l'homme puisse vivre dans la maison commune. Je suis convaincu que dans deux cents ans, l'homme vivra dans cette planète malgré des désordres.

Véronique Chable — La question tourne toujours autour du vivant. Qu'est-ce qui est compatible avec le vivant, et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Toutes les particules fines n'ont pas les mêmes effets, parce qu'elles ne sont pas compatibles avec la vie. Entre un grain de pollen et une particule de poussière industrielle, l'effet sur le vivant n'est pas le même.

C'est sûr que New Delhi est invivable.

Sarah Perrin — Donc il y a de vrais problèmes locaux. Est-ce que les particules fines sont un problème à l'échelle mondiale ?

Véronique Chable — Ce n'est pas par ce bout qu'il faudrait prendre la question. À mon avis, la question est plutôt de savoir comment on remet plus de vie, pour donner une nourriture meilleure et plus abondante, pour la santé de tout le monde.

Des ressources vraiment infinies ?

— J'ai beaucoup aimé l'analogie que vous faites entre les ressources de la planète et le piano, avec un nombre limités de cordes qu'on peut jouer d'une infinité de façons.

Avons-nous aujourd'hui les notions nécessaires pour faire profiter l'humanité de ces ressources à l'infini ? On peut penser que par exemple, si on n'en prend pas soin, le piano vieillira mal. La planète ne risque-t-elle pas, si on n'en prend pas soin, de finir comme ce vieux piano usé qu'on ne veut plus jouer, ce piano bastringue dans le fond d'un bar ?

Véronique Chable — Je voudrais répondre sur la diversité, et réagir sur la question précédente à propos de la domination de la planète.

Si on la regarde aujourd'hui, par rapport à ce qu'on pouvait imaginer de la planète primitive sans l'homme, il n'y a pas grand-chose qui lui ressemble. La majorité des mammifères sur cette planète sont des animaux domestiqués. La vache, le cochon, la chèvre, le mouton, n'existeraient pas sans l'homme. Dans nos champs, la plupart des plantes sont domestiquées. Un maïs n'est pas naturel, il est une co-création de l'homme avec le monde que le Seigneur lui a créé.

Jouer du piano de la création, c'est redevenir « dominateur ». Pas dominateur dans le sens négatif. Ce qui tue notre monde aujourd'hui, c'est cette homogénéisation. On a tout standardisé. Il n'y a qu'une façon de produire, il n'y a qu'une seule façon de consommer. Si on remet de la diversité, on remet de multiples façons de produire, d'interagir. Et dans l'interaction naît la multiplicité. La diversité est facteur de vie. On souffre beaucoup de cette perte de diversité à tous les niveaux.

Le vivant, c'est plein de cordes de piano. Mais on ne sait plus en jouer.

Stanislas de Larminat — Vous avez raison d'insister sur cette harmonie. Il y a des musiques dissonantes, qui m'écorchent les oreilles. S'il y a une infinité de ressources naturelles, il ne faut jamais oublier, comme vous le dites, la collaboration. Mais notre action doit toujours être

au service de l'homme et de la création. Il y a la dimension, bien entendu, de faire le bien, qui est à ajouter à ce que j'ai dit.

En tous les cas, n'ayons pas peur, il y a ce qu'il faut.

Émotions

— *Quelle est votre opinion sur le lien, de plus en plus présent dans notre société, entre la science et les sentiments ?*

Le jour du dépassement, par exemple, est calculé pour émouvoir. On s'intéresse à l'épuisement de certaines ressources, en évinçant d'autres. La peur est largement mise en avant, par exemple par WWF, qui propose ces notions de dépassement, et qui est connu pour exploiter le sentiment humain afin de promouvoir une conscience écologique.

Ne pensez-vous pas qu'il y a des limites à l'exploitation du sentiment pour proposer une démarche écologique, quitte à nuire à la question écologique ?

Gilbert Landais — C'est la question de la manipulation des opinions qui est posée. Dès qu'on communique, on utilise les moyens à notre disposition pour créer des sentiments chez les personnes auxquelles on s'adresse.

C'est notre responsabilité de ne pas manipuler, d'utiliser les moyens dont on dispose, de communiquer, de faire réagir l'autre, mais sans jamais atteindre à sa liberté. C'est l'équilibre qu'il faut trouver. Les scientifiques, les gens qui s'occupent du climat, les gens qui s'occupent de l'empreinte écologique, de la biodiversité, cherchent des façons de dire les choses pour que tout le monde comprenne, pour faciliter la prise en compte des problèmes qu'eux-mêmes connaissent par leurs investigations scientifiques.

Cette notion de jours de dépassement permet de faire passer la connaissance qu'ils ont dans l'opinion générale. J'ose espérer que ce n'est pas un moyen de manipulation, simplement un moyen de faire passer la connaissance. Chacun peut, à son niveau, interpréter les informations reçues.

Concernant les enjeux écologiques, laissons-nous d'abord toucher au coeur. Nous ne nous mettons en mouvement que si nous nous laissons toucher par ce qui se passe dans notre maison commune. Le pape nous dit qu'il faut « oser transformer en souffrance personnelle » (*Laudato Si'*, § 19) des souffrances causées à la Terre. Il faut s'approprier les choses. Avoir des sentiments fait partie aussi de notre moyen de communiquer, mais aussi de notre moyen d'appréhender la réalité. À chacun de bien doser pour ne pas atteindre à la liberté des autres, mais simplement faire passer le message qu'on veut faire passer.

Stanislas de Larminat — J'ai tenu un discours où j'essaie d'analyser les choses. Quand on essaie de comprendre pourquoi certains utilisent la peur, on entre dans un procès d'intention. Je ne souhaite pas analyser en profondeur les raisons de ces mensonges et de cette création de peur.

Je vous donne deux citations :

- « Celui qui contrôle la peur des gens devient le maître de leurs âmes. » (attribuée à Machiavel)
- « Pour un gouvernement, inventez-lui une peur et il fera ce que vous voulez de son peuple. » (attribuée à Göring, ministre de la Communication d'Hitler)

La peur peut devenir un mode de gouvernance. Je suis frappé de voir que la dimension écologique est développée essentiellement dans sa dimension globale, avec un slogan : à problème global, gouvernance mondiale. Nous avons ici un outil au service d'une gouvernance. Dans *Caritas in veritate*, Benoît XVI nous avertit : attention à la fin des États. À force d'insister sur la dimension planétaire de l'écologie, l'opinion publique a peur et va accepter une gouvernance mondiale.

Je signale que cette gouvernance mondiale doit être subsidiaire, comme l'a souligné le pape Benoît XVI (cf. [*Caritas in veritate*](#), § 57).

Décroissance ?

— *La simplicité spirituelle et écologique rejoint la décroissance — notamment en France, où comme vous avez dit, nous consommons trois planètes. Comment consommer une seule planète ?*

Concernant l'image du piano, au lieu d'utiliser toutes les cordes, pourquoi ne pas utiliser qu'une ou deux cordes et faire de belles mélodies avec peu de choses ? Je ne suis pas du tout d'accord avec le fait que les ressources sont infinies. Je pense qu'il y a vraiment un blocage à un moment. On le voit sur les poissons dans les océans. Je pense que nous pouvons utiliser les ressources plus simplement.

Stanislas de Larminat — La première des ressources naturelles, c'est l'homme. Dans l'image du piano, c'est le musicien. Aristote définit la limite comme le « non être ». Si on ne dit pas limite *en quoi*, on n'a rien dit. Il faut voir en quoi, ou comment, avec quel homme, et pour quel homme. Je n'ai pas peur des limites de la planète.

Le concept de décroissance est une coquetterie de pays riches. Allez dire en Afrique qu'il faut organiser la décroissance. Si les ressources naturelles sont limitées et qu'il faut garder des stocks de pétrole pour les générations futures, qui est prêt à diminuer de dix pour cent ? Qui est prêt à aller à vingt ? Qui est prêt à aller à cinquante ? Qui est prêt à aller à soixante ? Arrêtons-nous par exemple à cinquante pour cent. Quand nous serons vingt milliards, dans peu de temps, faudra-t-il recommencer pour descendre à vingt-cinq pour cent ?

Pardon pour cette plaisanterie douteuse : le 1^{er} novembre, je vais poser un chrysanthème sur la tombe de mon arrière-grand-père. Il est vraiment *sympa*, il a gardé pour les générations futures que je suis des stocks de tourbe. Ça me fait une belle jambe !

Dans le [*Compendium de la doctrine sociale de l'Église*](#), les ressources naturelles sont d'ailleurs définies dans un contexte d'exigences « de notre temps, en fonction des besoins et des ressources de l'homme » (Cdse § 10). Les techniques changent, les besoins changent.

Je ne fais pas un plaidoyer pour le gaspillage ou pour la surconsommation.

N'ayez pas peur. L'âge de pierre est terminé, mais nous avons encore des cailloux.

L'influence du malin ?

— *Je m'étonne du fait qu'aucun d'entre vous n'a évoqué le malin. Vous n'avez pas fait référence à la tentation de Jésus au désert, où le diable lui proposer de lui donner le pouvoir sur toutes les nations. Dans une perspective chrétienne, peut-on nommer ce qui sous-tend les dynamiques idéologiques ?*

Certains mouvements écologistes ne sont-ils pas des indicateurs de la domination que le malin a sur le monde et sur les systèmes, avec les structures de péché dont nous parlions tout à l'heure ? Peut-on voir le diable dans les dérives d'une écologie qui devient une religion ?

Gilbert Landais — On accuse les « écolos » d'« écologisme ». Nous serions des adorateurs d'une déesse nature qui nous détournerait du vrai Dieu. Je suis en milieu « écolo » depuis quelque temps. Je pense que Véronique pourrait aussi facilement le dire. De telles dérives ne font pas partie de mon univers. Je n'ai jamais vu des gens qui se souciaient de l'écologie et de la nature parce qu'ils vouaient un culte à un autre dieu.

La motivation des écologistes tient dans le souci des générations futures, le souci d'une façon de vivre différente, moins effrénée. Elle tient dans un regard critique sur la société, sur la gestion économique des ressources. Elle s'ancre surtout dans le souci des autres, de leurs propres enfants. Les gens avec qui j'ai manifesté pour telle ou telle cause étaient en famille et marchaient dans ce but. Je n'ai pas senti de dimension idolâtre. J'ai senti au contraire l'attention au prochain, la recherche de simplicité, une attitude plus humble, plus en accueil de ce qui nous est donné.

Véronique Chable — Oui, il s'agit d'accueillir le beau et le bon.

Le côté malin, c'est le côté de chute dans la matérialité. La science dominante réduit son savoir au côté matériel des choses. La génomique, avec la manipulation des génomes, est le paroxysme de cette matérialisation du vivant.

L'écologie regarde le vivant comme une force de vie. Même si on ne le nomme pas, on reconnaît le créateur à travers ce vivant « vivant », et non pas ce vivant « matériel ».

Ces deux forces antagonistes sont présentes. Quand on regarde le vivant comme univers en lutte, on est du côté du malin. Quand on le regarde comme un monde de collaboration, de synergies, d'additions, on est du côté du créateur. Tous les jours, nous sommes confrontés à ces deux dimensions.

Gilbert Landais — Nous n'avons pas prononcé le mot de « malin », mais nous avons parlé du péché. Or, ce qui nous conduit au péché, c'est le malin.

Stanislas de Larminat — Je parle de mensonge, mais je pense qu'il n'y a pas de complot. J'ai l'expérience professionnelle d'avoir vu des idéologies circuler autour de mon métier. Je m'apercevais, quand je déchiffrais les situations, que le mensonge profitait à des personnes qui se font la guerre entre elles.

Concernant l'écologie, vous avez là aussi des personnes qui se font la guerre entre elles. Les ONG veulent le pouvoir à l'ONU. Certains États demandent des quotas d'émission par habitant. D'autres les réclament simplement pour vendre du nucléaire, parce que c'est sans CO₂, etc. Ce sont des intérêts contradictoires. Ces gens sont incapables de se mettre d'accord pour faire un complot.

En revanche, le malin est appelé le « diviseur ». Il joue de la division de ces gens. S'il y a un complot, c'est celui du malin.

Le chrétien et l'athée

— *Au début des échanges, il a été dit que l'Église ne prend pas position en matière d'écologie. J'entends par là effectivement que c'est la position du magistère. Maintenant, je m'adresse à vous en tant que scientifiques.*

Selon vous, en quoi la foi peut-elle éclairer le travail scientifique, éclairer son appréhension du réel, et in fine permettre d'avancer dans toutes ces questions écologiques ? Quelle est la différence entre un chrétien et un athée qui réfléchissent sur les questions écologiques ? Quel est l'apport de la foi sur ces questions ?

Véronique Chable — La création est à l'image du créateur. Elle est pleine de miséricorde. À partir du moment où on commence à faire un petit pas, il en fait beaucoup plus avec nous. C'est ce que j'observe avec ceux qui travaillent autour de moi. Ils font un petit pas pour essayer de cultiver mieux, par exemple, et ils sont souvent récompensés au-delà de ce qu'ils imaginaient.

De la même façon, quand on commence à remettre de la diversité, l'eau monte encore plus vite qu'on l'imaginait. Ce sont ces petits pas. C'est cet accompagnement. Regarde la création avec foi, fais un pas, et tu seras accompagné. C'est une histoire d'intention.

Gilbert Landais — Pour le chrétien, les différentes relations dont a parlé monsieur de Larminat sont présentes : relation à Dieu, relation à soi-même, relation aux autres, relation aux créatures. Quand on est chrétien, on aborde ces relations d'une façon particulière, comme le soulignait Véronique. L'Évangile, la Parole, fait son chemin dans le monde, chez des gens qui se disent chrétiens ou pas. Ces différentes dimensions avancent chez différentes personnes. Comme disait un curé en prêche, là où je me trouvais dimanche dernier, ce ne sont pas les registres de baptême qui sont la ligne de démarcation. Il y a quelque chose qui avance et qui prend en compte ces différentes dimensions, qu'on soit chrétien ou pas.

Stanislas de Larminat — Je vous rejoins quand vous dites que la dimension du créateur est une différence fondamentale de regards entre l'écologiste chrétien et l'écologiste athée. C'est la théologie de l'origine.

Mais il y a également la théologie de l'eschatologie, c'est à dire la fin des temps. La grande différence entre le chrétien et l'athée, c'est que le chrétien sait que la nature est blessée, et qu'elle sera récapitulée à la fin des temps par le Christ. L'humaniste athée croit d'abord à la restructuration du monde par l'homme, pour « sauver la nature ». On parle d'ailleurs d'une écologie humaniste. Là, ce n'est pas tout à fait dans l'esprit de ce qu'on appelle une écologie chrétienne.

D'ailleurs, Benoît XVI enseignait : « Aucune structuration positive du monde ne peut réussir là où les âmes restent à l'état sauvage » (*Spe salvi*, §15). « Structuration », c'est le mot typique de l'humanisme : l'homme va tout construire. Il y a toute une dimension spirituelle dans l'écologie. Si on se contente d'une écologie humaniste, on est voué à l'échec.

Sarah Perrin — Nous n'avons pas encore employé l'expression « sauver la planète », pourtant fréquemment utilisée. Est-ce que le chrétien a un rôle à jouer pour « sauver la planète » ?

Gilbert Landais — C'est sûrement un point sur lequel, comme chrétiens, nous avons une approche différente. Nous n'avons pas à « sauver la planète ». Le Christ est déjà mort et ressuscité, il nous a sauvés et toute la création avec (cf. Col 1, 15). C'est quelque chose qui nous porte.

Mais cette perspective ne nous enlève pas notre responsabilité et notre rôle d'intendant vis-à-vis de cette création. Cette approche ne nous empêche pas d'être interpellés quand la création est abîmée, et, dans notre vie aujourd'hui, de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour ne pas nuire à la création.

Véronique Chable — En abîmant la planète, on s'abîme de toute façon soi-même.

Stanislas de Larminat — Je suis d'accord. Quand j'insiste sur l'eschatologie et la fin des temps, le concile le dit : « L'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller » (*Gaudium et spes*, § 39.2). Ce sont toutes nos actions qui seront récapitulées également par le Christ.

Je suis d'accord avec ce que vous dites sur la notion de responsabilité. Il ne faut pas non plus vivre la tête dans les étoiles.

Humilité et bio-mimétisme

— *Comment peut-on conjuguer cette simplicité, cette humilité, avec l'ambition, les moyens, les ressources, nécessaires aux industries qui essaient justement de développer des solutions pour éviter à la planète de s'abîmer ? Je pense notamment au bio-mimétisme. Je ne vois pas comment on peut être simple et humble en essayant de développer de tels projets.*

Gilbert Landais — La nature est un univers riche qui nous offre de nombreux exemples. Quand le pape affirme que tout est lié, il prend l'exemple des écosystèmes où tous les organismes sont liés. Il ne faut pas se lasser de prendre exemple sur ce que la nature peut nous montrer, dans notre travail aussi. Je suis informaticien. Il y a aussi des approches, des méthodes, qui regardent la nature pour la copier, pour faire coopérer davantage par exemple des équipements à la façon dont les organismes dans la nature coopèrent.

Je pense que c'est une approche assez humble de se dire que la nature a des leçons à nous à nous donner. Ce sont aussi en général des approches intéressantes parce qu'elles vont nous permettre de trouver des solutions qui ne seront peut-être pas plus simples, mais qui seront plus économes en ressources.

Stanislas de Larminat — Je suis d'accord pour dire que dans la nature, il y a des exemples de coopération entre les êtres vivants. Par exemple, quand une meute de lionnes court après une gazelle, elles savent s'organiser pour coopérer entre elles et arriver à leur but. C'est du domaine de l'instinct. Je ne sais pas si cela constitue un modèle.

Cette perspective me gêne. Le modèle, c'est d'abord la Trinité. Nous sommes construits à l'image de Dieu. Nous sommes faits de glaise, mais nous ne sommes pas faits à l'image de la glaise.

En tant que chrétien, ce n'est pas mon moteur. Mon moteur — ce n'est pas facile — est de suivre Dieu.

Migrations climatiques ?

Je suis surprise quand j'entends que la planète a des ressources infinies. Je vois des émissions télévisées sur les pays du Sud. Ils manquent de plus en plus d'eau, que ce soit pour les êtres humains ou pour leurs animaux ou leurs plantes. Cela va provoquer une immigration importante. Ils sont désavantagés par rapport à nous. En plus, c'est nous qui

avons provoqué en partie le réchauffement climatique par notre surconsommation, mais ce sont eux qui en subissent les conséquences les premiers. Ils vont être obligés d'émigrer pour pouvoir vivre.

Du point de vue croyant, je trouve que nous a une responsabilité vis-à-vis des pays pauvres.

Stanislas de Larminat — S'il faut une unité d'eau pour boire et se laver, il en faut dix pour faire pousser ce que je mange, et la ressource en eau planétaire est de mille. Il n'y a pas pénurie d'eau. La pénurie concerne un milliard d'habitants qui n'ont pas accès à l'eau.

Par exemple, les habitants de Tombouctou n'ont pas facilement accès à l'eau. Ils sont à la limite du désert. Mais il n'y a pas beaucoup d'habitants dans ces régions. S'ils restent, c'est qu'ils ont tout de même des accès. Mais il y a un milliard d'habitants qui n'ont pas accès à l'eau. C'est une question économique, ce n'est pas une question écologique.

L'Espagne commence à dire qu'elle n'a pas assez d'eau. Il y a des négociations. Je pense qu'elles n'aboutiront pas, pour des questions d'égos territoriaux. Il était question de dérouter le Rhône. Ce sont des problèmes économiques.

Un deuxième milliard d'habitants, lui, a trop d'eau. Le Bangladesh, par exemple, vit dans une eau non potable. Là aussi, c'est une question économique. C'est l'accès à l'eau potable qui est en jeu. Ce n'est pas une question écologique.

Je n'ai pas peur. Il y aura de l'eau pour le double de la population actuelle.

Ce qu'il faut, c'est toujours la même chose : avoir une croissance économique au service de l'homme, pour toute la dimension de l'homme — c'est-à-dire sans surconsommation. J'insiste beaucoup, parce que je ne voudrais pas qu'on me taxe d'être un suppôt de la croissance économique. Mais il faut vraiment placer les choses là où les problèmes se posent.

Sarah Perrin — Si je comprends bien, il suffit de faire tourner la planche à billets ? On met de l'argent sur la table et tout le monde a de l'eau ?

Stanislas de Larminat — Non, la planche à billets n'est pas une bonne solution. C'est par le travail de l'homme pour l'homme, le travail au service de l'homme et de tout l'homme.

— Il y a des pays dans lesquels il n'y a plus d'eau, ni dans les rivières ni dans les lacs.

Stanislas de Larminat — Cela m'intéresse de savoir de quels pays vous parlez. Organisons une mission pour aller regarder ce qui se passe dans ce pays. Regardons quelles sont les conditions économiques de ce pays.

Je souffre avec ces gens. L'écologie est un instrument du Nord pour continuer à rendre les pauvres encore plus pauvres. Là, je fais un procès d'intention. Le modèle économique que l'on propose au Sud, c'est de ne pas avoir d'énergies rentables. Nous les empêchons d'exporter, parce que nous préférons exporter sans frais de douanes nos ressources dans ces pays.

Quand nous vendons du blé au Sud, nous exportons les dix unités d'eau dont je parlais, et qui ont été nécessaires pour la production. Nous exportons des stocks d'eau. Nous tuons tout investissement pour l'accès à l'eau dans ces pays. C'est un désastre.

Je ne suis pas de dupe de ce qui se passe. Ces problèmes sont réels. Mais n'y mêlons pas l'écologie, quand il s'agit de problèmes principalement économiques.

Gilbert Landais — Oui, la question posée porte un regard lucide sur ce qui se passe dans notre monde, en particulier les problèmes d'accès aux ressources. Les problèmes d'eau, par exemple des assèchements de lacs, sont des enjeux importants. De même, des problèmes de dégradation de l'environnement par la désertification font que les habitants de certains pays ne peuvent plus cultiver normalement, produire leur nourriture. Ce sont de vrais problèmes, qui sont évidemment liés avec les dégradations écologiques.

Mais il y a aussi toutes les déstabilisations économiques de ces pays, qui avaient des économies très sommaires mais qui avaient des modes de vie plus autonomes. Avec l'arrivée de notre civilisation, de nos médias, etc., nous les avons entraînés à rechercher d'autres modes de vie qui n'ont pas été bons pour eux non plus. Ce sont des vrais problèmes.

Certains écologistes travaillent sur ces sujets. Avec l'agro-écologie, on essaie de continuer à travailler la terre dans de bonnes conditions, à garder l'eau qui, malgré tout, arrive de temps en temps. C'est un travail très précieux, qu'il faut absolument continuer.

Véronique Chable — Il y a des pionniers, notamment en réintroduisant des arbres. Il y a toute une question autour des végétaux, qui peuvent re-capter de l'eau. Mais ce sont des années de travail qu'il faudra pour redonner la vie à ces zones. Certains y travaillent un peu partout.

Je connais de jolis exemples. Comment ces jolis exemples peuvent-ils s'étendre ?

Stanislas de Larminat — Concernant les migrations, ce ne sont pas des migrations écologiques mais des migrations de la pauvreté. Bien entendu, cette pauvreté se traduit par un manque d'accès d'eau.

Conclusion : pas de pensée unique en écologie

Sarah Perrin — Nous pourrions encore débattre longuement de ces sujets.

Merci à Gilbert Landais, Véronique Chable et Stanislas de Larminat d'avoir participé à ce débat et préparé ces questions.

Pour creuser ce sujet de l'écologie chrétienne avec nos intervenants :

- **Gilbert Landais** contribue au site de [Chrétiens unis pour la Terre](#), ainsi qu'à une page du site du diocèse de Rennes : « [Écologie et foi](#) ».
- **Véronique Chable** sort un ouvrage le mois prochain : [La graine de mon assiette](#), aux éditions Apogée. C'est une histoire de notre rapport du vivant, de l'agriculture et des semences.
- **Stanislas de Larminat** écrit sur le blog [Les2ailes](#). « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. » (Jean-Paul II, [Fides et ratio](#), 1998)

Aujourd'hui, nous avons prouvé que même dans l'écologie, on pouvait ne pas avoir de pensée unique, ce qui est peut-être une bonne chose dans notre monde.